

L'*Iliade* d'Homère

PRÉFACE

L'*ILIADE*

[1955]

traduit par Robert Flacelière
(1904-1982)



Source : Homère, *Iliade*, traduction, introduction et notes par Robert Flacelière, *Odyssée*, traduction par Victor Bérard, introduction et notes par Jean Bérard, index par René Langumier, Paris, Gallimard, 1984 (c1955), p. 89-90.

J'ai souhaité faire une *traduction de L'Iliade qui fût à la fois aussi fidèle que possible et partout animée d'un rythme: exigences bien difficilement conciliables. C'est assurément le vers alexandrin qui correspond le moins mal à l'hexamètre épique. Les traductions de l'Iliade en prose non rythmée, particulièrement celle de P. Mazon, sont émaillées d'alexandrins, dont la plupart semblent involontaires. J'ai d'ailleurs employé l'alexandrin, comme V. Bérard pour L'Odyssée, trèslibrement: un élément rythmique peut avoir six pieds ou dix-huit aussi bien que douze, et le déplacement de la césure normale coupe assez souvent le vers en trois parties de quatre pieds chacune: « Quel dieu les fit se quereller et se combattre ? »*

Un souci d'euphonie m'a fait éviter autant que possible les hiatus. Un souci de clarté m'a fait remplacer fréquemment un pronom du texte par le nom du personnage qu'il représente, afin de prévenir les confusions entre les héros sans multiplier les notes. J'ai renoncé à traduire toujours de la même façon un mot ou une expression homérique, mais les exigences du rythme n'en sont pas seules responsables: le contexte modifie souvent l'acception d'un vocable et le charge d'une nuance différente¹. J'ai employé sans distinction, pour désigner les Grecs, les noms d'Achéens, d'Argiens et de Danaens, dont Homère se servait lui-même en ne tenant compte que des commodités métriques.

Il est évident que je suis seul responsable des imperfections de ma traduction. Donc, si j'acquitte une triple dette de reconnaissance en inscrivant ici trois noms, on comprend bien que ce n'est pas pour m'abriter en quelque sorte sous d'illustres patronages. Ces trois noms sont ceux de Victor Bérard, de Paul Mazon et d'Albert Severyns. Je dois beaucoup à l'exemple de Victor Bérard, aux leçons de Paul Mazon, aux conseils d'Albert Severyns.

La traduction de L'Odyssée par Victor Bérard a été pour moi un modèle et une incitation confiante à l'effort, encore que, sur bien des points, j'aie adopté des principes assez diffé-

rents des siens: le lecteur attentif s'en apercevra vite, il me paraît inutile d'entrer dans ces détails. Si, dans ce volume où leur réunion m'inquiète, ma version de l'Iliade ne paraissait pas tout à fait indigne de figurer à côté de celle de l'Odyssée, j'en serais heureux et fier.

À mon maître Paul Mazon, je dois d'abord son incomparable enseignement. Puis son édition et sa traduction de l'Iliade ont fourni à mon travail son meilleur point d'appui, sa base solide et indispensable. Jamais je n'aurais accepté de me lancer dans pareille aventure au ^{lég} cours si je n'avais eu à ma disposition ces quatre volumes de son édition et celui de l'Introduction. Même je ne me suis pas fait scrupule d'emprunter à la traduction, si exacte, si ferme et si pleine, de Paul Mazon, bien des expressions, parfois même une phrase entière, car les vers, je l'ai dit, y sont extraordinairement nombreux, comme si le traducteur avait été sensible lui aussi à la tentation du rythme. En bien des cas, il m'a paru impossible de traduire autrement que P. Mazon, tellement l'expression choisie par lui me paraissait heureuse et juste. EA-il plusieurs manières, par exemple, de rendre le vers 419 du chant IV, qui revient plusieurs fois dans le poème, et que P. Mazon traduit par cet alexandrin :

« Il dit, et, de son char, il saute à terre, en armes »?

Plutôt que de chercher autre chose de moins bon, je me suis résolu à plagier, et j'espère que P. Mazon me pardonnera, en songeant que le plagiat est, au fond, le plus sincère des témoignages d'admiration !*

Enfin je dois à l'amitié d'Albert Severyns plus que des suggestions, plus qu'une révision soignée de toute ma traduction. C'est grâce à sa connaissance intime des poèmes homériques, et aussi à la finesse de son goût, que j'ai pris conscience des graves insuffisances d'une version de premier jet que je lui avais soumise pour les chants I-VI. Il m'a amené ainsi à refondre entièrement cette première traduction sur des principes sensiblement différents de ceux que j'avais d'abord adoptés. Aussi ma dette envers lui est-elle assez grande pour qu'il ne soit pas exagéré de parler d'une véritable collaboration.

R. FLACELIÈRE.

* Ces lignes ont été écrites avant la mort du grand helléniste.